

Omar El Kabche



**Reddad Harouche**

# **Omar El Kabche**

Suivi de « Phobie » et « Joud-Joud »

*Romans traduits de l'arabe par Reddad Harouche*

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13732-2

## Préface

Mostafa Adamine préfère écrire en arabe, choix d'ailleurs de plusieurs auteurs maghrébins francophones. Faute de médiatisation, Adamine est très peu connu du large public marocain, malgré la richesse de sa bibliographie en nouvelles et en romans : Al Amakin (les Lieux), Sous Al Halima, Joud-Joud (le Grillon), Rohab (Phobie), Omar Kabche, l'Instituteur dont la barque a échoué, la Ferme, Nouvelles de Minuits... etc.

Ne cherchant point la renommée, ni la gloire, ni la consécration, ni les prix, Adamine continue inlassablement à écrire. « Je suis déjà récompensé, me répète-t-il, quand je vois un de mes romans imprimé ! »

Comme nous partageons la même passion de l'écriture, nous nous dédions gracieusement nos écrits, comme si nous étions les derniers lecteurs au temps des chats. Malgré nos deux moyens d'expression, lui en arabe et moi en français, j'ai découvert que nous évoluons dans le même univers de désarroi, de tourmente, de folie, de délire, d'absurde... avec chacun son style et sa façon de décrire le monde et la vie selon sa perception.

C'est justement cette rencontre ou plutôt ce rendez-vous qui m'a poussé à traduire d'abord Rohab, ensuite Omar El Kabche et Joud-Joud dans le but de faire connaître ce grand romancier au public francophone. Reddad Harouche.



**Omar El Kabche**



# L'ordre

Ecris !

L'homme qui m'a donné cet ordre n'est pas fou. Comme on ne partagera pas mon opinion sur ses qualités physiques, je le décrirai donc d'après ses qualités psychologiques, lesquelles m'étaient traduites par une voix mythique ni métallique, ni de sirène, ni de bête. La voix m'a ordonné :

« Ecris ! »

Et je me suis retrouvé au café minable Azouhour (Les fleurs), attablé dans un coin isolé donnant sur les toilettes, obéissant à cette voix céleste. L'ordre a été donné une seule fois. Et sans hésiter, j'ai pris la posture de l'Ecrivain, tel un enfant béni obéissant aux ordres de son père, ou tel le prophète soumis à la volonté divine.

Si j'étais de l'un de ces sains d'esprit, j'aurais sûrement attendu que la voix répète son ordre plusieurs fois, trois ou sept fois au moins, avant que je l'inonde à mon tour de questions stupides, juste pour repousser le verdict de l'Écriture auquel je ne pourrai me soustraire, d'ailleurs.

Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi l'Écriture et pas une autre forme d'expression ? Comment dois-je écrire ? Quels mots dois-je employer ? Dans quel but et pour quel lectorat ?...

Après, je vaquerai à l'écriture consciente ou inconsciente, sensée ou insensée... Puis, je chercherai les sujets susceptibles d'intéresser le lecteur, je trierai les mots, je peaufinerai mon style, je courtoisierai des personnes anonymes... réelles, tout simplement parce qu'elles vont me lire un jour.

Ensuite, j'aviserais les journaux et les revues spécialisées de l'avènement d'un grand Ecrivain célèbre mais dont le monde ignore les dons et les talents. Je guetterai mon apparition dans tous les média même si aucune caméra ne m'aura pris en photo auparavant.

Enfin, je dirai à ceux qui ne m'auront pas encore connu : « Vous avez refusé de me reconnaître, parce que vous êtes étroits d'esprit et sourds aux échos des personnes célèbres ».

Non, je n'ai pas fait ce que font d'habitude les hantés par la célébrité. J'ai juste pris la posture de l'Ecrivain parce que la voix me l'a ordonné, et parce que je trouve du plaisir à métamorphoser les personnages et les événements en signes scripturaux.

D'ailleurs, quiconque sait écrire, peut écrire. Même s'il ne reçoit pas l'ordre de le faire. Que peut-il écrire ? Qu'il écrive ce qui lui plaît. Ce qui compte, c'est le jeu de la métamorphose scripturale. Le jeu de l'écriture en vaut la chandelle surtout s'il est de ceux dépourvu de raison ! L'écriture lui en donnera une, différente de celle des personnes saines. L'écriture, si elle ne le rendra pas heureux, le protégera contre l'absurdité du monde réel.

Qu'il accouche de tout ce qui traverse son cœur et son esprit : Des phrases courtes ou longues, des impressions, des proverbes, des vœux, des satires, des aphorismes... Qu'il écrive des poèmes, par exemple, des poèmes libres, ce qui est possible, tout à fait libres, sans rimes, ni mesure, ni musicalité interne ou externe. Qu'il écrive une nouvelle, ceci est plus bénéfique pour les esprits lassés de la monotonie de la réalité et de sa médiocrité, et que la nouvelle soit aussi libre, sans plan au préalable pour indiquer le début, les péripéties et la fin, sans trame narrative, ni focalisation interne ou externe, juste une histoire émancipée du joug de la moralité, dépourvue de tout dialogue. Ceci est plus pertinent car le dialogue efface les repères de l'histoire.

Qu'il écrive une nouvelle où les personnages ne sont pas assujettis au dictat de la narration... Ils apparaissent et disparaissent sans crier gare, chaque fois qu'ils ont envie de le faire, et dont la description est en contradiction avec elle-même, aussi bien dans la description concise

que dans la description fastidieuse, sans que cette contradiction fasse naître en eux le moindre sentiment de culpabilité ou d'infériorité...

Une nouvelle où le héros ou l'héroïne apparaît avec une peau brûlée par un soleil de quarante ans de travaux forcés dans un camp pour réapparaître plus loin avec une peau reflétant par sa blancheur, aveuglant les yeux du lecteur par une lumière de quarante ans de vie de jouissance...

Combien j'aime voir une héroïne aux yeux bleus promettant à son amant amour et fidélité éternels, pour le trahir avec des yeux d'amande, comme le fait toute femme dans la réalité. Sublime est la beauté romanesque quand le héros vit, puis meurt, puis vit, puis meurt...

Ceci me comblait de bonheur quand j'étais même dévorant un film hindou. J'adore les contradictions romanesques !

Qu'il écrive une nouvelle insouciant, rebelle, insane, ne respectant ni l'écrivain et moins encore le lecteur..., indépendante. Et si la nouvelle insiste pour qu'elle s'écrive selon ses désirs, qu'il en soit ainsi ! Vive la démocratie romanesque ! C'est l'affaire de l'écriture.

Quant à mon affaire, j'écris parce que l'homme, qui n'est pas fou, m'a dit :

« Ecris ! »

Puis il s'en est allé... Il a fait quelques pas ou plutôt a glissé tel un fantôme, avant de disparaître dans l'oranger, comme on traverse une porte de science-fiction. Sa disparition « mythique » a eu un impact sur moi. Je dois donc obéir à cette voix mystérieuse ! Aussi suis-je persuadé que l'écriture ne peut être qu'en relation avec les choses mythologiques. Si celui qui m'a donné l'ordre n'a pas disparu, et si son départ n'était pas « mythique », je n'aurais pas écrit. En effet, l'écriture ne vient qu'après le départ.

En effet, c'est après le départ de l'amour qu'on écrit sur l'amour. Sans le départ de la jeunesse, il n'y aurait eu ni poésies, ni nouvelles. Je ne parle pas de ce départ idiot comme celui qui se passe dans les cafés ou avec les chaises. Mais je parle de ce départ qui se passe en plein tourbillon d'un amour impossible, par exemple, ou

celui qui se manifeste dans la prison de la jeunesse déprimée ou derrière le rêve d'une fausse réalité, ou dans le labyrinthe de la pensée à la recherche de solutions adéquates pour une humanité absurde.

## L'écriture sur le journal

La surface de la table, recouverte de formica ébène, est carrée. C'est une page avec un visage écorché par toutes sortes de griffes de l'errance. Elle a quatre pieds, pourtant elle boite. Douloureux d'être incapable de se tenir droit même avec de multiples pieds ! L'état de la table sur laquelle j'écris me fait penser à l'état de tout un pays. Pays aux énormes potentialités mais qui n'arrive pas à se mettre sur ses pieds.

Sous la table boiteuse, un égout carré dont la trappe me fait penser à la gueule d'un ténia vorace. Quatre « trous » à crocs prêts à mordre. Quatre « gouffres » prêts à engloutir, à avaler. J'ai peur que mes mots ne tombent et ne soient happés par « l'égout-ténia ».

J'extrapole !

Sous chaque bureau, il y a un égout !

L'écriture sur la page blanche et l'écriture sur le journal sont deux choses tout à fait différentes. Cette dernière est amusante et divertissante, malgré la souffrance infligée à l'écrivain.

Je l'affirme.

En effet, chaque fois que je me trouve dans une ruelle de l'écriture en cul de sac, j'arrive toujours à trouver une issue grâce à un mot par ici ou une image par-là... Ainsi, j'arrive toujours à m'évader des impasses de l'écriture tel le maquisard évitant les sentinelles des ennemis. J'ai essayé d'écrire sur la feuille blanche, à l'instar des grands écrivains. Mais j'ai toujours mal à la tête et aux yeux à cause de la blancheur de la page et de ses tourments. Les fils électriques s'entrecroisent dans mon cerveau causant des court-circuit, me